

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Un laboratoire postmoderne

Riton V.

Volume 42, numéro 1 (247), février 2000

Sur un plateau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32636ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

V., R. (2000). Un laboratoire postmoderne. *Liberté*, 42(1), 6–13.

RITON V.

UN LABORATOIRE POSTMODERNE

Noyau Hardware : espace et rythme

Laissons de côté les dépliants touristiques sur Montréal la « latine » : il suffit d'y vivre quelques jours pour prendre dans la gueule une vraie ville américaine, avec en plus un climat absolument épouvantable. La nature naturelle, imposante, du continent est palpable même au cœur de la cité. Cet espace écrasant, surhumain au regard des critères européens, déroute et enivre. Les terrains vagues, la longueur des rues, la grandeur des appartements opèrent une ouverture mentale équivalente chez les nouveaux occupants. La reterritorialisation peut passer par la boulimie, le body building compulsif, l'agglomération en gangs ou en ghettos — toutes propensions du corps à essayer d'occuper plus de place. L'architecture elle-même, traversée par d'innombrables tournages de soap operas yankees, est de l'ordre du décor de carton-pâte. La ville est un ensemble de cabanes en bois dont les briques, posées à l'extérieur, sont des accessoires décoratifs utilisés pour simuler un château médiéval ou une maison victorienne.

La fin de la Grande Dépression des années quatre-vingt a vidé une partie du centre de ses activités traditionnelles, manufacturières ou marchandes. Les logements et les locaux qui ne trouvent pas preneur laissent des espaces vides — lofts, ateliers, usines, etc. — pour le travail artistique. La logique urbaine des blocs, c'est-à-dire de pôles ethnocentrés mais néanmoins ouverts, permet une reconfiguration constante, libérée de la

dictature du monument historique. Ce phénomène de concentration ultrarapide, figuré par les traditionnels déménagements de juillet, permet aux individus d'investir de nouveaux lieux, pour être rapidement rejoints par d'autres et bricoler des projets, souvent à l'aide de bouts de ficelle. L'offre pléthorique de spectacles quasi gratuits dynamise la concurrence : l'originalité devient un facteur de survie. Les réussites sont souvent le résultat d'un délire entre copains, qui aboutit après la gueule de bois à un « hey, attends voir, c'est une putain de bonne idée, qu'est-ce qu'on attend pour la réaliser ? ».

Les frontières entre la danse et les arts plastiques, la musique et le théâtre, le cabaret ou les performances deviennent floues. Tout est mélangé et mélangeable : des secrétaires au look des années soixante jouent du djembé sénégalais, une chanteuse mexico-californienne invente le tango du nouvel âge, une troupe de théâtre itinérante mixe Burroughs et Rabelais, un groupe folklorique du Burkina Faso jamme dans la salle Art déco d'un cabaret animé par un gourou ex-hip ex-punk ex-rhinocéros.

Le timing montréalais : don't worry, tout se met en place sans effort.

Ne pas aller plus vite que la musique. Rouler au ralenti avec un bicylindre en V 1200 cc, ressentir les vibrations de la machine en mettant la sauce : être relax, c'est aussi pouvoir dégainer plus vite que son ombre. Au final, le rythme de Montréal est plus proche de celui d'une ville provinciale que de l'hystérie speedomaniacque new-yorkaise... mais c'est bien meilleur pour les nerfs. Et on en a besoin pour se concentrer.

Couche système d'exploitation : trajectoires des individUnivers

La « gang »

Le fonctionnement en réseau, le plus adapté au travail postindustriel, transforme ses adhérents en

éternels adolescents. Les frontières de l'âge disparaissent, l'expérience devient moins stratégique, simple élément parmi d'autres pour déterminer la capacité de mener à bien un projet. Dans cette masse d'individus de même rang, seules comptent la confiance et l'appréciation des uns envers les autres. Du coup, la famille et le couple deviennent des sortes de trous noirs, des rogatons susceptibles de vous faire sortir du circuit, en pompant votre énergie. Regardez dans les soirées : il faut souvent mener son enquête pour savoir qui est avec qui. Le jeu de séduction est permanent. On se bâtit donc un carnet d'adresses d'où émerge rapidement un noyau dur. La colocation — autre spécialité du Plateau, qui réunit des gens de milieux suffisamment proches pour être compatibles, mais légèrement décalés pour ne pas se marcher sur les pieds — est un autre facteur d'accroissement de relations. On peut souvent rencontrer sa princesse dans un apéritif impromptu de copines du coloc, ou un branchement dans la compagnie de softs qu'on vise actuellement. Se croisent donc, dans ces appartements conçus pour des familles nombreuses, la teen-ager faisant des études d'histoire de l'art, l'acteur de théâtre de trente ans inscrit à l'aide sociale, ou l'ancien beatnik d'une soixantaine d'années batteur dans un groupe de jazz.

Le « party »

L'organisation de soupers ou de surprises-parties sur le Plateau touche au grand art. Tout le succès d'une réunion de ce type repose sur une subtile cuisine où l'on va mélanger :

- un fonds de gens qui se connaissent déjà (et qui ont toujours des histoires à se raconter) ;
- quelques personnes de cercles plus éloignés — ex-membres du gang, ex-fiancés, etc. — avec qui on va renouer le fil et remplir les blancs ;
- quelques éléments perturbateurs, agents de chaos

étrangers, inconnus à tête bizarre, kamikazes sexy pouvant faire office de catalyseurs.

Compter trois bonnes heures de macération pour que la mayonnaise monte, amplement arrosée de Black Label, pinard ou fumaqueries généreuses. Et quand ça décolle, ouuuuups.

Il existe une véritable culture du party, avec ses codes, son savoir-vivre — il est extrêmement rare qu'une fête dérape — et ses différentes formes (party-bénéfice, barbecue d'été, réunions improvisées, fêtes à thème payantes avec flyer d'invitation, soirées de lancement de n'importe quoi, etc.). On peut dire que le party montréalais est une extension mutante de la surboum de collège, transformée en tradition folklorique pour la civilisation des loisirs du troisième millénaire.

J'ai besoin d'une brouette pour promener mon nombril

La qualité et la facilité d'existence, même précaire, dégagent un temps fou pour s'occuper de soi-même, surtout si on arrête de regarder la télé. S'ensuit donc une hypertrophie de l'ego qui pourrait supplanter le hockey comme sport national, chacun exhibant son narcissisme sans vergogne. Évidemment, la concurrence est rude : un fossé grandissant se creuse entre l'image que l'on construit de soi et sa réelle valeur sur le marché de la visibilité sociale. Mais la segmentation et l'explosion des canaux médiatiques — télévisions câblées et web — préfigurent une demande de plus en plus accrue pour les microstars et multiplie les supports pour des quarts d'heure de célébrité wharoliens.

Les cercles relationnels sont nombreux, et leur gestion plus nuancée et plus élaborée qu'en Europe. Il s'agit de situer un interlocuteur dans une cartographie mentale complexe (en tout cas plus touffue que la simple pyramide élitiste française) pour adopter le comportement correct, adapté à son potentiel (et pas seulement

son niveau social absolu) en fonction des intérêts du moment. En effet, la vitesse de rotation sociale — lieux de résidence, jobs, passe-temps, responsabilités, niveau de cash disponible, nombre d'amis ou d'amants, etc. — est visiblement beaucoup plus rapide que dans une ville européenne équivalente.

L'artificialité est parfaitement admise, et même nécessaire, en tant qu'esthétique de marketing personnel. Les accessoires — habits, bijoux, gadgets électroniques, automobiles, animaux, partenaires sexuels — sont définis comme des extensions naturelles de leur propriétaire. Ces modèles comportementaux sont fabriqués par les gens à partir de briques de base très simples, mais dont l'arborescence est infinie et dynamique.

Ceci débouche sur une plastique identitaire dont l'Europe consomme les expressions dégradées dans le cinéma, sans trop en comprendre les mécanismes internes, souvent confondus avec la frime. Pour un Français, tous les éléments tabous sont présents dans ce cliché : exhibitionnisme, futilité, ostentation. Malheureusement pour la caricature, il ne s'agit pas simplement d'agiter une liasse de dollars : il faut soigner absolument le contenant, et donc la forme, par un mode de vie sur mesure, cohérent et sophistiqué jusque dans les moindres détails. Qu'il soit kitsch n'a aucune importance, car cette enveloppe extérieure autogénérative ne tolère aucune faiblesse. Une fabrication identitaire en continu nécessite une source d'énergie importante, puisée dans la frustration sexuelle du modèle puritain : *I can't get no satisfaction*, l'hymne absolu des Rolling Stones.

Dès lors, les codes de séduction apparaissent basés non sur le marivaudage et l'ambiguïté des rôles sexuels à la française, mais sur le mode du défi, c'est-à-dire du pouvoir. Il s'agit de ne jamais baisser la garde, de forcer le partenaire à se mettre en demande et de ne jamais montrer ses réactions, grâce à une panoplie fétichiste

basée sur quelques éléments fondamentaux : lunettes noires pour le branché, ou costard Armani pour le yuppie. Le but est d'adopter un pur profil machinique, avec une utilisation minimale d'énergie diffusée, c'est-à-dire d'engagements affectifs effectifs. L'objectif implicite est de saturer le système et ses potentialités, pour maximiser ses chances de réussite. À chacun de bricoler ses outils, ses modes opératoires personnels dans une sorte de gigantesque jeu de rôle à l'échelle d'une métropole.

Langage Auteur : l'industrie cyber-spectaculaire

La société du Spectacle, définie par Guy Debord il y a quarante ans, atteint maintenant un nouveau niveau d'organisation correspondant à la pénétration de la technologie informatique dans le corps social, via Internet. Le technoprole, ou cyberserf, pour reprendre la terminologie de Douglas Coupland, a définitivement intégré cette disparition des frontières entre vie personnelle et professionnelle. Sa vie — notre vie — mentale est un perpétuel état de confusion et de dépression cyclique propice à la consommation de psychotropes légaux, ou en passe de le devenir, comme le Prozac ou les performances d'art électronique, le THC et la littérature new age, l'ectasy et la house music. L'angoisse du vide et de l'ennui nous aspire dans une course à la nouveauté ; nouveaux thrills, nouveaux corps ; nouvelles sensations et nouvelles idées ; même le retour à la terre grano a un arrière-goût de plastique. Nul doute que cette apogée de l'aliénation fait ressembler 1984 à une aimable utopie, où les méchants étaient si aisément reconnaissables. Le cynisme est bien le dernier rempart de protection contre la nullité ambiante qui nous dévore. Seul l'art, le pauvre, pourrait encore nous faire partager ces spasmes de conscience susceptibles de nous maintenir en vie.

Mais la fluidité et l'interchangeabilité des professionnels du show-business intégré sont depuis longtemps déjà

le modèle des arts multimédia. On va voir un journaliste de renom devenir organisateur de spectacles ou un vieux pirate de la télévision se transformer en producteur de cédéroms. Toutes les combinatoires sont possibles, car c'est moins un savoir-faire qu'un carnet d'adresses bâti durant ses expériences que l'on monnaiera. Il est donc indispensable que l'idéologie et les valeurs qui font le background de l'ensemble de l'industrie spectaculaire soient aussi standardisées et homogènes que possible, quel que soit le domaine abordé, de la poésie à l'art contemporain, du journalisme au professorat, de la politique au rock'n' roll, de la religion au marketing.

Par une ironique et systématique inversion des valeurs, la fameuse gratuité originelle du Net sert avant tout les intérêts des propriétaires de tuyaux — vendeurs de quincaillerie ou de systèmes inopératoires comme Windows — qui se font des couilles en or sur le dos des créateurs de contenu, graphistes ou programmeurs, comme jadis les vendeurs de pelles ont bâti des fortunes dans le Klondike. Les mythes véhiculés par la technoculture sont recyclés en temps réel, passant en quelques semaines de l'underground au mainstream. La provocation elle-même est un masque utilisé industriellement par les serviteurs les plus zélés du système, un simple vernis de différenciation marketing. La figure néoromantique du hacker a rejoint Richard Martineau et sa pop-philosophie hebdomadaire dans la farce de la modernité.

De leur côté, les petits gourous de l'Art-réseau exploitent leur tarte à la crème grâce à une poudre aux yeux ésotérique parsemée de concepts et de termes informatiques mal digérés, dans le but d'obtenir les subventions des fonctionnaires alléchés par les promesses du virtuel. Car leur discours sur la réappropriation des outils par les soi-disant artistes est avant tout calibré pour épater les bourgeois baby-boomers. On se croirait revenu au temps du théâtre participatif des années soixante-dix et à tout le baratin sur la libération de l'expression. Tout le

monde participe au joyeux mensonge : presque un siècle plus tard, vendre comme nouveauté une énième resucée des idées de Duchamp à la sauce cyber, voilà qui éclaire sur la portée révolutionnaire des nouvelles images. Quant aux œuvres, personne n'en a rien à foutre. La rapacité est toujours la plus grande qualité pour réussir, même, et surtout, dans le soi-disant monde ultramoderne.

Avec la Cité du Multimédia, le but avoué des hommes politiques est de sortir du néant (et des magouilles immobilières foireuses) un quartier clé en mains de sweat-shops pour « cerveau d'œuvre » à bas prix, au service des grands groupes de communication européens et états-unis. Ce coup de bluff est en passe de devenir réalité, avec l'aide active des branchés voulant mettre Montréal sur la mappe des raves internationaux.

L'Archevêque Langlois vient quant à lui de terminer la cathédrale dédiée à Sa Gloire : Ego-Centris, lieu sacré du dieu Silicium, aussi accueillant qu'une tombe de granit et aussi convivial qu'un hall de métro soviétique. La soi-disant « éradication » des curés par les boomers des années soixante est un leurre : ici comme avant s'affrontent les chapelles de jésuites en col roulé noir, les tractations des gourous du pixel se nouent dans l'ombre, et le paradis de la communication est une rondelle de papier mâché distribuée généreusement aux ouailles frappées par les vertiges du virtuel et du millénarisme à un dollar.

Finalement, c'est cette fameuse promiscuité du Plateau qui peut amener la masse critique incestueuse nécessaire à la mise en place d'une armée de cyberproles. Les réseaux relationnels s'entrecroisent pour donner l'image d'un vivant hypertexte. Comme un blob, cette créature visqueuse et tremblotante qui envahit la ville pour engluier ses habitants dans une chaude gelée de confort et de dépressions nerveuses.

Riton V. est réalisateur multimédia. Il a publié son premier roman, Dose létale à Lutèce-land, aux Éditions Baleine, à Paris, en 1998. Il vit à Montréal depuis 1996.